

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1958)
Heft: 2

Artikel: Histoire et tradition : les rapports de Nietzsche avec l'histoire
Autor: Schlechta, Karl
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380680>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HISTOIRE ET TRADITION

LES RAPPORTS DE NIETZSCHE AVEC L'HISTOIRE

Une édition nouvelle des œuvres de Nietzsche a paru ces dernières années (1954-1956) aux éditions Carl Hanser, à Munich, en trois beaux volumes totalisant plus de 4000 pages. Elle a déjà suscité des réactions assez vives d'approbation et de désaccord. Car l'auteur de cette vaste entreprise, M. Karl Schlechta, intervient en personne dans un appendice pour dénoncer de graves falsifications qui auraient été opérées sur la correspondance du philosophe par sa sœur, M^{me} Foerster-Nietzsche ; il développe, en outre, une thèse audacieuse qui reporte sur les œuvres publiées du vivant de Nietzsche l'importance — excessive à son sens — qu'on attribue généralement au *Nachlass* (*Volonté de Puissance*).

Nous sommes heureux de publier ici les pages essentielles d'une étude que cet éminent connaisseur de Nietzsche consacre au problème de l'histoire. C'est dans la deuxième *Inactuelle*, nous dit-il, que la question fut abordée pour la première fois de front par le philosophe, sans provoquer d'autre écho que quelques lettres de Jacob Burkhardt, de Cosima Wagner, de l'essayiste Hillebrand. Nietzsche aboutissait à des conclusions négatives, pour ne pas dire désespérées : il rendait la science historique responsable, en Allemagne, d'une stagnation de la culture, d'une confusion entre l'objectivité scientifique et les valeurs vivantes, d'une substitution de l'érudition stérile à l'assimilation vraie. Il n'allait pas tarder à changer d'avis. Laissons ici la parole à M. Schlechta.

Dans sa deuxième *Inactuelle*, Nietzsche ne se contente pas de décrire la science historique allemande d'après son mode d'activité et ses effets. Il se pose en outre la question de savoir quel est le moteur qui met en mouvement cet ensemble sous cette forme singulière et le maintient en mouvement. Cette impulsion, cette force déterminante, il l'appelle le « sens historique ». L'usage qu'il fait de cette expression est double, bien que les deux plans viennent se confondre : d'une part, il entend par là une sorte d'instinct universel qui, comme une maladie grave, a pris la place de la faculté d'assimilation intellectuelle dont les effets sont organiques : il détruit la forme qui est le résultat de la croissance, il la boursoufle et l'altère par des excroissances grotesques ; d'autre part, il l'entend comme une

N. B. Toutes les citations de Nietzsche sont faites d'après l'édition *Musarion* (Munich 1922 s.), la plus complète jusqu'ici.

faculté effrayante qui rappelle l'art du comédien et qui rend capable de s'introduire clandestinement non seulement dans les réalités les plus lointaines et les plus insolites, mais même dans divers types de réalités lointaines ou insolites. Cette dernière opération a pour résultat une monstruosité polymorphe. Dans les deux cas, à la place des réalités dues à une saine croissance, convaincantes par elles-mêmes, on voit apparaître une formation de caractère pathologique ; dans les deux cas, une absence profonde et intime de précision dans la réalité considérée est la condition fondamentale de la décomposition et de la malformation. Mais quel est donc ce facteur essentiel qui fait ici défaut ? Il est peu probable que ce soit, à chaque fois, un facteur individuel, car pour Nietzsche, il s'agit là d'un trait de caractère de l'Allemand ou plutôt d'un manque typique de caractère, qui est propre aux Allemands de l'époque.

Est-ce là une nouvelle question ? Ou bien est-ce la même, celle qui s'est posée à nous tout à l'heure, mais cette fois sous une forme nouvelle ?

Celui qui connaît l'intensité et la vigueur de la pensée nietzschéenne, sa probité, je dirais même sa brutalité, admettra d'emblée que la question s'est posée pour lui sous toutes les formes possibles et sur tous les plans. Pénétrons avec lui plus avant dans les mobiles plus cachés.

Parmi les écrits posthumes des années 1870-1875, datant probablement d'avant la rédaction du texte sur l'« Histoire », se trouve une note qui commence ainsi (VI, 42) : « L'instinct de connaissance historique — son but : comprendre l'homme dans son devenir, ici encore supprimer le miracle. » Dans les ébauches de l'« Histoire » que nous possédons et qu'il faut placer sans doute un peu plus tard, vers l'automne 1873, on lit encore :

1. « Cette belle histoire universelle, c'est, pour parler comme Héraclite, un informe tas d'ordures ! » (*Id.*, 334 sq.)

2. « Celui qui ne voit plus, dans chaque moineau qui tombe d'un toit, la puissance d'un Dieu personnel, sera beaucoup plus sensé parce qu'il ne mettra pas à sa place des êtres mythologiques comme l'idée, la logique, l'inconscient, etc., mais qu'il supposera l'existence d'une force aveugle régissant le monde pour essayer de faire comprendre l'existence de ce monde. Qu'il fasse donc abstraction des fins naturelles, d'une fin que devrait réaliser un Esprit national ou même un Esprit universel. Qu'il ose enfin considérer l'homme comme un hasard, comme un néant, livré sans défense à toute ruine : en partant de là, on peut également réussir à briser la volonté de l'homme... » (*Id.*, 335.)

Comprendre l'homme dans le devenir ; l'histoire universelle : un tas d'immondices ; l'homme : un hasard — voilà des expressions que

l'on trouve sous la plume du dernier Nietzsche, c'est son langage depuis « Humain, trop humain », le langage du *vrai* Nietzsche. Les signes seuls ont changé, il s'est produit une de ces conversions qui sont si caractéristiques de son esprit. Avant le tournant décisif, c'était contre l'historisme qu'on luttait, parce qu'il est un trait fondamental de l'instinct de néant, du nihilisme. Il est désormais affirmé pour la même raison. Parce que Nietzsche veut le nihilisme, parce qu'il en a besoin pour pousser l'homme jusque dans cette forme ultime et terrifiante de la liberté, du sein de laquelle il doit se poser sa propre fin. L'histoire sous sa forme extrême et les sciences exactes deviennent pour lui les deux leviers les plus puissants capables de faire sortir de ses gonds le monde tel qu'il a existé jusqu'ici. Et ils y parviendront, car ils sont au fond délivrés de toute signification et par suite destructeurs de valeurs.

Comme s'ils présentaient leur rôle futur, ils se trouvent déjà, ces deux leviers, côte à côte dans une note posthume qui fait également partie des travaux préparatoires de la deuxième « Inactuelle » (*Id.*, 333) : « Le nombre des études historiques paraissant chaque année ! Il faut encore y ajouter la presque totalité des travaux de philologie classique ! En outre, dans presque toutes les sciences, la majorité des travaux, ou presque, est historique, sauf en mathématiques et dans quelques disciplines de la médecine et des sciences physiques. »

Ajouterai-je que, sur ce point, les choses sont restées jusqu'à nos jours dans le même état à peu de chose près et que les consciences ne se sont guère apaisées à propos de ce problème ? L'histoire sous sa forme extrême et les sciences exactes sont, par exemple, restées dans une large mesure les deux bases essentielles de notre enseignement et de notre culture, alors qu'on aurait pu apprendre de Nietzsche qu'elles sont toutes les deux, et au même degré, destructrices des valeurs !

La physique et l'histoire sont les deux moyens décisifs pour préparer l'avenir. On trouve par exemple, dans le « Gai Savoir », les deux passages suivants, à quelques lignes d'intervalle seulement : « Mais nous *voulons devenir ceux que nous sommes* — les nouveaux, les uniques, les incomparables, ceux qui se donnent leur propre loi, ceux qui se créent eux-mêmes ! Et pour cela, nous devons devenir les êtres les plus capables d'apprendre et de découvrir tout ce qui, dans le monde, est soumis à des lois et nécessaire : nous devons être des *physiciens*, pour pouvoir être, dans le sens ainsi défini, des *créateurs* — alors que jusqu'ici, toutes les estimations de valeurs et tous les idéaux étaient basés sur la *méconnaissance* de la physique ou se trouvaient en *contradiction* avec elle. Aussi, vive la physique ! Vive, encore plus, ce qui nous *contraint* à nous tourner vers elle — notre probité ! » (XII, 247 ; « Gai Savoir ».)

Et encore :

« Lorsque je considère notre époque avec les yeux d'une époque lointaine, je ne puis trouver, dans l'homme actuel, rien de plus curieux que cette vertu et cette maladie singulières qu'on appelle le « sens historique ». C'est un *commencement* qui annonce quelque chose de tout à fait nouveau et insolite dans l'histoire... » (*Id.*).

Nous avons bien entendu : le « sens historique » n'est plus seulement « maladie », il est aussi « vertu », il est « un commencement qui annonce quelque chose de tout à fait nouveau » !

Dans la postface de l'édition des œuvres de Nietzsche que je viens d'achever¹, j'ai essayé de préciser les composantes scientifiques de la *furor* nihiliste de Nietzsche. Je puis donc me dispenser d'en parler ici et me tourner vers l'autre composante, la composante « historique ».

Nietzsche était parfaitement conscient de la signification cachée de sa conversion totale dans ses rapports avec l'« histoire ». Dans la préface qu'il a écrite pour le deuxième volume de « Humain, trop humain » et qui date de 1886, il se réfère expressément à la deuxième « Inactuelle » et écrit : « ... et ce que j'ai dit au sujet de la « maladie historique », je l'ai dit comme quelqu'un qui a appris à se guérir lentement d'elle, péniblement, et n'avait absolument pas l'intention de renoncer désormais à l'« histoire », parce qu'il avait souffert d'elle autrefois ». (IX, 4.)

La deuxième partie de cet aveu est claire pour tous ceux qui connaissent le Nietzsche postérieur aux « Inactuelles ». Mais même la première partie n'est sans doute pas seulement une interprétation nouvelle qui s'explique par la perspective de l'année 1886. L'époque de la conception et de l'élaboration des « Inactuelles », qui s'étend de 1872 à 1875, est particulièrement riche en inspirations de sens équivoque, en pensées ambivalentes, en notes que l'on écartera. On trouve déjà dans ces cahiers bien des choses qui n'oseront se montrer au grand jour que plus tard ; bien plus, dans la série des « Inactuelles » elles-mêmes, les fluctuations et les irisations se multiplient et l'on arrive au seuil de la quatrième partie (« Richard Wagner à Bayreuth ») sans savoir, ou presque, comment il faut lire et interpréter tel ou tel passage, dans un sens encore positif ou déjà négatif. Il est donc tout à fait possible que Nietzsche se rappelle *parfaitement*, dans la rétrospective citée plus haut, que sa guérison commençait déjà à cette époque, la « guérison » devant toujours être comprise du point de vue de ce qui viendra plus tard.

Quoi qu'il en soit, nous avons à discuter ici, avant tout, d'un *δεύτερος πλοος*, qui doit conduire Nietzsche à l'« histoire ». « Les

¹ FRIEDRICH NIETZSCHE : *Oeuvres*, 3 volumes, Munich, Carl Hanser, 1954 et suiv. La postface se trouve à la fin du tome III (1956), pages 1433 et suiv.

conséquences nihilistes de l'histoire » (XVIII, 9 ; posthume) sont pour Nietzsche aussi évidentes que les « conséquences nihilistes de la science actuelle » (*Ibid.*, 58). Dans ces deux domaines, le problème de leur signification est devenu impossible. Même ce que l'on appelle, dans les sciences, la « régularité » des lois de la nature s'est révélé n'être qu'un entracte, qu'un résidu. En histoire, « les dernières tentatives pour introduire la raison et le divin ont échoué » (*Ibid.*, 58). « Il ne faut certes pas chercher dans l'histoire une nécessité en rapport avec les fins et les moyens ! C'est la déraison du hasard qui est la règle !... Dans le détail, les choses se déroulent aveuglément et bêtement. Comme une feuille qui suit son chemin au fil de l'eau et s'accroche ici ou là » (XVI, 341 ; posthume). Ou encore : « Elle (l'histoire) écarte toute téléologie ; elle ne veut plus rien « démontrer » ; elle dédaigne de jouer le rôle de juge et fait par là preuve de bon goût — elle n'approuve pas plus qu'elle ne nie, elle constate, elle « décrit »... Tout ceci est ascétique à un haut degré, mais c'est en même temps, à un degré plus haut encore, *nihiliste*, que l'on ne s'y trompe pas ! On voit un regard triste, dur, mais décidé, un œil qui est tourné vers l'extérieur, comme un explorateur isolé au pôle Nord (peut-être pour ne pas se tourner vers l'intérieur ? pour ne pas regarder en arrière ?). Ici, c'est la neige, la vie s'est tue ici ; les derniers corbeaux qui font entendre ici leur voix, s'appellent : « A quoi bon ? », « En vain ! », « Nada ! » Ici, rien ne croît, ne prospère plus... » (XV, 442 ; « Généalogie de la Morale »).

Mais c'est précisément le fait que nous sommes ainsi pleinement « historiques », qui permet la « grande révolution » (XVI, 9 ; posthume) : « Enseigner à l'homme que l'avenir humain est sa *volonté*, qu'il dépend d'une volonté humaine et préparer de grandes audaces et des expériences totales pour mettre ainsi fin à cette domination terrifiante de l'absurde et du hasard qui s'appelait jusqu'ici l'« histoire ». » (XV, 132 ; « Par-delà le Bien et le Mal ».) La « révolution » n'est pas délimitée partout avec autant de précision ; dans plusieurs passages, seule sa possibilité est envisagée. C'est ainsi que Nietzsche note, par exemple, le « principe » suivant : « Dans l'ensemble de l'histoire de l'humanité, il n'y a jusqu'ici aucun but, aucune direction secrète qui soit raisonnable, aucun instinct, mais le hasard, le hasard, rien que le hasard, et plus d'un est favorable. Ce sont ceux-là qu'il faut mettre en lumière. Nous ne devons pas avoir de confiance mal placée et encore moins continuer à nous en remettre au hasard. Ce dernier est dans la plupart des cas un absurde destructeur » (XI, 105 ; posthume).

Je crois qu'on ne peut s'exprimer plus nettement, et il ne reste qu'à se demander quels sont les points de vue nouveaux où apparaît le règne de l'absurde et du hasard qui vient de nous être décrit. On

trouve dans l'œuvre de Nietzsche, depuis « Humain, trop humain », toute une série d'aspects de ce genre. L'histoire devient pour lui (et ceci est le dernier aspect positif) un immense « laboratoire » destiné à *préparer* la sagesse nécessaire au gouvernement universel (cf. XVI, 29 ; posthume). Cette conception subit à son tour, sous l'aspect de l'« éternel retour », une aggravation : non seulement cette dernière pensée transforme toutes les nuances, non seulement il existe une autre histoire (cf. XI, 185 ; posthume), mais encore cette pensée de l'éternel retour signifie également le tournant décisif de l'histoire elle-même (cf. XIV, 132 ; posthume).

Nietzsche n'a de cesse qu'il n'ait relativisé encore plus ce que nous appelons l'histoire en l'insérant dans l'histoire cosmique, celle de la nature dans sa totalité, en face de laquelle elle n'est plus que quantité négligeable. Et si l'on considère seulement l'histoire de l'humanité, est-ce que l'« histoire universelle » n'est pas un fragment ridiculement petit de l'existence humaine » (X, 26 ; « Aurore »), « un tapage que l'on fait autour des dernières nouvelles » (*Ibid.*) ? La partie la plus longue de l'histoire de l'humanité n'est-elle pas son obscure préhistoire, la période presque inconnue de ses origines ? (Cf. XV, 348 et 359 ; « Généalogie de la morale ».) En outre, c'est seulement l'étude de la paléontologie animale qui a apporté la compréhension de l'histoire véritable de l'humanité : « et la première chose que l'on ait comprise, c'est qu'il n'y a eu jusqu'ici aucun plan, ni pour l'homme, ni pour un peuple » (XVI, 342 ; posthume). Mais même des constatations aussi radicales dans leur dépréciation des valeurs établies se changent, à l'occasion, en des espérances positivistes encore plus radicales. Dès « Humain, trop humain » (IX, 98), Nietzsche considère cette époque moderne, qui pour la première fois a abattu les cloisons qui séparaient la nature et l'esprit, l'homme et l'animal, la morale et la physique, qui, poussée par un instinct profond, sa forme de génialité, s'efforce de connaître l'ensemble des réalités historiques résultant du devenir de l'histoire ; et il en attend une science historique nouvelle, parfaite, qui serait la « conscience cosmique ».

Tout ceci baigne naturellement dans l'« innocence du devenir » au sein de laquelle l'« histoire » devient déroulement « pur », c'est-à-dire absurde, des faits. Devant l'histoire naît cette innocence qui rend indifférent (cf. IX, 192 sqq. ; « Humain, trop humain », II) et libère finalement de toute contrainte, par exemple de celle qui résulte du devoir : « Le penseur considère... tout comme le résultat d'un devenir, et tout résultat d'un devenir comme discutable ; il est donc l'homme sans obligation... » (*Ibid.*, 216).

Bien entendu, seul le vrai penseur, c'est-à-dire en réalité Nietzsche seul, a atteint cette liberté suprême ; il l'a atteinte grâce à sa conscience hardie qui lui révèle l'importance suprême et radicale de l'intelli-

gence et de la pensée historiques. Dans la préface de la « Généalogie de la morale » (juillet 1887), il invoque encore sa formation historique et philologique (cf. XV, 271 sq., « Généalogie »), tandis que dès « Humain, trop humain », il reproche par exemple à Platon d'avoir manqué complètement du « sens historique des sentiments moraux » (IX, 331), d'avoir cru au bien et au mal comme au blanc et au noir, comme à quelque chose de déterminé et de déterminable, comme à quelque chose de solide. Dès les premières pages de la même œuvre (*Ibid.*, 18), il écrit avec une joie maligne : « Les philosophes qui font profession de tout voiler et de tout obscurcir, c'est-à-dire les métaphysiciens de tout acabit sont pris de douleurs aux yeux, aux oreilles et aux dents, lorsqu'ils commencent à soupçonner que l'affirmation selon laquelle toute la philosophie sera désormais vouée à l'histoire, a quelque vérité. »

Mais arrêtons là les exemples. A la base de tout cela, il y a ce que Nietzsche lui-même a formulé avec autant de concision que de vigueur dans l'expression (ce passage se trouve également dans les premières pages — 22 sq. — de l'œuvre déjà citée) :

« *Historia in nuce.* — Le pastiche le plus sérieux que j'aie jamais entendu est celui-ci : « Au commencement était l'absurde, et l'absurde *était*, par Dieu ! et Dieu (divin) était l'absurde. »

Toutes les affirmations qui concernent l'histoire ne sont que des variations sur cette mélodie.

Il me paraît du reste remarquable que Karl Hillebrand ait, de toute évidence, détecté dans l'historisme, chez les « historiens » passifs et actifs, ces tons fondamentaux ¹. La composante nationaliste, et aussi la composante protestante et anticatholique n'étaient à ses yeux qu'un premier plan. L'ensemble reposait sur une intention antichrétienne. Ce qui, pour lui, était remis en question (depuis les années 1820-1830, comme je l'ai déjà indiqué), c'était en fin de compte les valeurs traditionnelles du christianisme, les valeurs qui donnaient un sens au déroulement historique, le transformant ainsi en histoire. Il n'en a, il est vrai, pas entendu la confirmation complète dans les dernières œuvres de Nietzsche, puisqu'il est mort en 1884.

Résumons : Nietzsche a, jusqu'en 1875 environ, dans l'ensemble, récusé l'« histoire », surtout l'histoire sous sa forme extrême, c'est-à-dire l'« historisme », parce qu'il est l'expression d'un instinct nihiliste. Il l'a affirmé depuis 1876 environ parce qu'il conduit au nihilisme, c'est-à-dire à ce stade final qui était devenu de plus en plus clairement aux yeux de Nietzsche la condition indispensable d'un nouveau commencement, du *sien*.

KARL SCHLECHTA.

Traduction de Pierre Guiraud.

¹ *Op. cit.*, tome II, 307.